sui est tout prêt à *brûler le temple d'Ephèse*, s'il n'a pas les moyens de le bâtir. »

ARNAULT.

« Le succès des articles contre Racine fut si instantané, que, dans l'espace de deux mois, la *Presse* perdit trois mille abonnés! M. Granier de Cassagnac était célèbre.

« Ces articles étaient depuis longtemps oubliés; mais M. Granier de Cassagnac n'a pas voulu que ces injures contre le prince des poètes n'arrivassent pas à la postérité. Qu'aurait dit *Erostrate* si l'on n'avait pas su que c'était lui *qui avait brûlé le temple d'Ephèse?* Nous avons donc sous les yeux ce grand travail, revu et corrigé. »

EDMOND TEXIER.

ÉROTÉMATIQUE adj. (é-ro-té-ma-tike — *erotêmatikos;* de *eromai*, j'interroge). Philos. Mis sous forme d'interrogation : *Argument* ÉROTÉMATIQUE. *Enseignement* ÉROTÉMATIQUE. *Méthode* ÉROTÉMATIQUE.

ÉROTIANUS, grammairien ou médecin grec du 1er siècle de notre ère. Il vivait du temps de Néron. On a de lui un glossaire des œuvres d'Hippocrate, qui a été publié pour la première fois par Henri Estienne, dans le *Dictionarium medicum* (Paris, 1564, in-8°). Il a été plusieurs fois réimprimé depuis, notamment à Leipzig par Fréd. Franz (1780, in-8°).

ÉROTICO-BACHIQUE adj. Néol. Qui concerne à la fois l'amour et le vin : *Des débauches* ÉROTICO-BACHIQUES. *Des chansons* ÉROTICO-BACHIQUES. *Il est tombé aux mains de rêveurs, de harangueurs, de gastrosophes; le socialisme s'est fait sentimental, communiste,* ÉROTICO-BACHIQUE, *omnigame.* (Proudh.)

ÉROTICOMANIE s. f. (é-ro-ti-ko-ma-nî — du gr. *erotikos*, érotique, et de *manie*). Syn. d'ÉROTOMANIE.

ÉROTIDES s. f. pl. (é-ro-ti-di — du gr. *erôtidia;* de *erôs*, amour). Antiq. gr. Fête en l'honneur d'Eros, dieu de l'amour, que les Thespiens célébraient tous les cinq ans. » On dit aussi ÉROTIES.

ÉROTION s. m. (é-ro-si-on). Bot. Syn. de FRÉZIERE.

ÉROTIQUE adj. (é-ro-ti-ke — gr. *erôtikos;* de *Erôs*, l'Amour, le même que le sanscrit *varas*, amour, préférence; de la racine sanscrite *var*, aimer, préférer; gothique *weria*, allemand, *ehre*, *wahre*, anglais *ware*, lituanien *wieriju*, russe *wieriu*). Qui a rapport à l'amour, qui concerne l'amour : *Passion, délire* ÉROTIQUE. *Alkidias, Rhodien, est pris de délire* ÉROTIQUE *pour une statue de Cupidon, de Praxitèle.* (Esquiros.) *Par la possession, l'idolâtrie* ÉROTIQUE *se flétrit aussi rapidement qu'il s'est allumé.* (Proudh.) || Qui a l'amour pour sujet; qui parle, qui traite de l'amour : *Les œuvres* ÉROTIQUES *d'Ovide. Des chansons, des couplets* ÉROTIQUES. *La poésie* ÉROTIQUE *n'est pas l'enfance, mais l'enfantillage de la poésie.* (Ste-Beuve.) || Qui a écrit des ouvrages érotiques : *Les poètes* ÉROTIQUES.

— s. m. Auteur érotique : *Les* ÉROTIQUES *grecs. Les* ÉROTIQUES *latins.* || Ouvrage érotique : *Théophraste, qui avait été disciple d'Aristote, et Aristote lui-même avaient écrit des* ÉROTIQUES *comme Clearque.* (Hist.)

— **Encycl.** Littér. *Poésie érotique.* Comme l'indique la racine grecque, *erôs*, amour, la poésie *érotique* a pour objet de chanter et de peindre la passion amoureuse, quelle que soit d'ailleurs la forme employée : poème, didactique, élégie, ode, épître, etc. Chez les Grecs, Anacréon et Sapho y excellèrent : Anacréon, si délicat et si gracieux; Sapho, si ardente, si lyrique, dont l'exaltation pour les hétaïres, ses compagnes, a imprimé à son nom une réputation d'immoralité hors nature, que démentent heureusement les témoignages bien étudiés des anciens. A Rome, Catulle, imitateur de Sapho et d'Anacréon, a exprimé l'amour avec les défauts d'une langue encore rude, avec la passion presque exclusivement sensuelle de son époque, avec la pente de son talent à l'esprit et à la malignité. Ses élégies sont rarement animées d'un sentiment tendre ou passionné; elles sont remplies d'une malignité mordante. Bien qu'elles soient justement estimées et appréciées par les meilleurs critiques, bien qu'elles aient charmé Racine lui-même, on ne peut disconvenir qu'elles forment un mélange de sentiments opposés et de contradictions. Cette Lesbie tant aimée comme une jeune fille naïve, comme une amante tendre et pure, comme une maîtresse pudique, devient en d'autres passages une coquette, une femme qui trompe son mari, une courtisane éhontée qui se prête à la lubricité des promeneurs nocturnes. Où Catulle est vraiment ému, où il fait sentir admirablement les mouvements de l'âme, avec leurs nuances vives et variées, c'est dans les *Noces de Thétys et de Pelée*, dans l'*Epithalame de Manlius*, et dans quelques autres pièces analogues. Properce imita aussi les Grecs; mais il choisit surtout pour modèles les poètes érudits, Callimaque et Philétas, et transporta dans la poésie latine la science archéologique de ces deux Alexandrins. Cette science forme chez lui un accompagnement singulier à la passion amoureuse. Des critiques en ont conclu qu'il avait fait une œuvre d'érudition, non de sentiment, et que sa Cynthie était une maîtresse imaginaire. Pourtant Cynthie exista. Elle était à peine au-dessus de la classe des courtisanes, cette beauté qu'il représente par une succession de souvenirs mythologiques, au lieu de la peindre avec des traits précis : elle est Ariane ou Andromède quand elle dort, Niobé, Briséis ou Andromaque lorsqu'elle pleure. Mais s'il oublie ses modèles, s'ils se laisse aller à ses sentiments, à son originalité, il devient parfois sincère, énergique; en ces moments, avec plus d'invention et de fécondité, il serait un grand poète. Tibulle, au contraire de Properce et même de Catulle, a une véritable sensibilité, pleine d'abandon et de mélancolie, un peu effeminée. Ce qui le distingue des autres élégiaques latins, c'est une tendresse vive et touchante qui mêle toujours les affections de l'âme aux plaisirs des sens. Dans ses rêves de bonheur, il place, au milieu d'une belle campagne, son ami à côté de sa maîtresse, ou plutôt de sa femme. En attendant qu'elle soit mère, il lui met sur les genoux un petit esclave, qu'elle caresse. On comprend, en lisant ce poète si doux, si rempli d'affection, que ses deux maîtresses, Délie et Némésis, aient pleuré à ses funérailles. L'ami de Tibulle, Ovide, se montra, dans le recueil élégiaque intitulé les *Amours*, presque aussi tendre que lui; il y trouva des inspirations touchantes, d'inimitables élans de volupté. En même temps, il voilait sous le charme du naturel un art savant, exquis, varié, souverainement ingénieux dans les tours et les images. Le même art, la même délicatesse se retrouvent dans l'*Art d'aimer*, code de l'amour, où les doux égrenements de la passion, peints avec des expressions vives et fines, vont jusqu'aux dernières limites de la décence sans outrager la pudeur, ou les lois, les russes, les mystères de l'amour, embellis par le charme du talent et l'éclat du coloris, plaisent à l'intelligence plus encore qu'ils n'excitent les désirs voluptueux.

Chez les peuples modernes, la poésie *erotique* compte aussi des œuvres aimables. Plus voilée dans les langues du Nord, plus ardente dans celles du Midi, elle est toujours gracieuse, quelquefois tendre, passionnée, mélancolique. On la trouve en France, dès le moyen âge, chez les troubadours, tandis qu'elle n'existe pas, dans le vrai sens du mot, chez les trouvères. Avec la Renaissance et le XVIe siècle, on la voit se déployer, à l'imitation des anciens.

Parmi les poètes de la Renaissance qui chantèrent l'amour, soit dans leur langue nationale, soit en usant des langues de l'antiquité, il faut placer au premier rang Jean Everaerts, si connu sous le nom de *Jean Second*. Mort à vingt-cinq ans, il laissa des poésies latines dont le naturel et la facilité furent rarement égalés : des épîtres, des odes, des épigrammes, des élégies, et les *Baisers* (*Basia*). Ces dernières pièces, au nombre de dix-neuf, l'ont fait comparer à Catulle. Elles sont tendres, voluptueuses, gracieuses et vives; mais on est heureux de n'y pas trouver ces expressions obscènes que le poète latin prodigue avec une verve cynique. Le célèbre Mirabeau en a fait une traduction en prose (1793), et Tissot une élégante traduction en vers (1806).

Les élégies de Clément Marot sont d'une douceur pénétrante, ont quelque chose de suave et de tristement préoccupé. Ecoutez ses *Plaintes d'amour :*

Qu'ay-je meffaict, dictes, ma chère amye?
Vostre amour semble estre toute endormye :
Je n'ay de vous plus lettres ne langage;
Je n'ay de vous un seul petit message;
Plus ne vous voy aux lieux accoustumez.
Sont ja estaintez vos désirs allumez
Qui avec moy d'un mesme feu ardoient?
Où sont ces yeux lesquels me regardoient
Souvent en ris, souvent avecque larmes?
Où sont les motz qui tant m'ont faict d'alarmes?
Où est la bouche aussi qui m'apaisoit
Quand tant de fois et si bien me baisoit?
Où est le cueur qu'irrévocablement
M'avez donné? Où est semblablement
La blanche main qui bien fort m'arrestoit
Quand de partir de vous besoing m'estoit?...

Ces élégies sont rarement animées d'un sentiment tendre ou passionné; elles sont remplies d'une malignité mordante. Bien qu'elles soient justement estimées et appréciées par les meilleurs critiques, bien qu'elles aient charmé Racine lui-même, on ne peut disconvenir qu'elles forment un mélange de sentiments opposés et de contradictions. Cette Lesbie tant aimée comme une jeune fille naïve, comme une amante tendre et pure, comme une maîtresse pudique, devient en d'autres passages une coquette, une femme qui trompe son mari, une courtisane éhontée qui se prête à la lubricité des promeneurs nocturnes. Où Catulle est vraiment ému, où il fait sentir admirablement les mouvements de l'âme, avec leurs nuances vives et variées, c'est dans les *Noces de Thétys et de Pelée*, dans l'*Epithalame de Manlius*, et dans quelques autres pièces analogues. Properce imita aussi les Grecs; mais il choisit surtout pour modèles les poètes érudits, Callimaque et Philétas, et transporta dans la poésie latine la science archéologique de ces deux Alexandrins. Cette science forme chez lui un accompagnement singulier à la passion amoureuse. Des critiques en ont conclu

Icy, la bergerette, en tournant son fuseau,
Desgoise ses amours, et là le pastoureau
Respond à sa chanson; icy, toute chose aime,
Tout parle de l'amour, tout s'en veut enflamer;
Seulement votre cœur, froid d'une glace extrême,
Demeure opiniastre et ne veut point aimer.

Olivier de Magny a souvent célébré sa belle, comme dans le sonnet suivant :

Je l'aime bien pour ce qu'elle a les yeux
Et les sourcils de couleur toute noire,
Le teint de rose et l'estomac d'ivoire,
L'haleine douce et le ris gracieux;

Je l'aime bien pour son front spacieux
Où l'Amour tient le siége de sa gloire,
Pour sa faconde et sa riche mémoire,
Et son esprit plus qu'autre industrieux;

Je l'aime bien pour ce qu'elle est humaine,
Pour ce qu'elle est de savoir toute pleine,
Et que son cœur d'avarice n'est poingt.

Mais qui me fait l'aimer d'une amour telle,
C'est pour autant qu'elle m'en tient bien en point,
Et que je dors, quand je veux, avec elle.

Celle qu'aimait Olivier de Magny, la belle cordière de Lyon, Louise Labé, exprima l'amour avec cette passion qu'elle ressentait, selon son expression, « en ses os, en son sang, en son âme. »

Tout aussi tôt que je commence à prendre
Dans le mol lit le repos désiré,
Mon triste esprit, hors de moy retiré,
S'en va vers toy incontinent se rendre.

Lors, m'est advis que, dedans mon sein tendre,
Je tiens le bien où j'ay tant aspiré,
Et pour lequel j'ay si haut soupiré,
Que de sanglots ay souvent cuidé fendre.

O doux sommeil, ô nuit à moy heureuse!
Plaisant repos, plein de tranquillité,
Continuez toutes les nuits mon songe;

Et si jamais ma povre âme amoureuse
Ne doit avoir bien en terre clarté,
Faites au moins qu'elle en ait en mensonge!

Tandis que le gentil Remy Belleau imite Anacréon et enserre mollement dans ses bras sa Cythérée, Joachim du Bellay, Jacques Tahureau, Amadis Jamyn et leurs amis font entendre aussi des accents gracieux et passionnés. Du Bellay s'écrie :

Sus, ma petite colombelle,
Ma petite belle rebelle,
Qu'on me paye ce qu'on me doit :
Qu'autant de baisers on me donne
Que le poète de Véronne
A sa Lesbie en demandoit.

Mais pourquoy te fais-je demande
De si peu de baisers, friande?
Si Catulle en eut peu,
Peu vrayment Catulle en désire,
Et peu se peuvent-ils bien dire,
Puisque compter ils les a peu (pu)...

Et Tahureau :

Baise-moy tost mignardement;
Baise-moy colombellement.
Tu ne veux donq que je te touche?
Ça, redonne-moy ceste bouche,
Et me baisant soufre qu'un peu
J'esteigne l'ardeur de mon feu.
Ha, la! friande, que mon âme
Se pert doucement en ton basme (baume)!
Ne t'endors point de ce sommeil,
Ne t'endors point, mon petit œil,
Ne t'endors point, ma colombelle,
Ne t'endors point, ma tourterelle;
Ha! Dieu, qu'il fait bon mordiller
Ces belles roses, et piller
Un million de vermeillettes,
Pendant que, par douces feintises,
Ce bel œil nageant à demy
Contrefait si bien l'endormy...

Amadis Jamyn, moins voluptueux, plus modéré, tourne avec beaucoup d'art et de goût les stances dans lesquelles il conseille l'amour aux dames :

Pour estre bien aimée, il faut aimer aussi,
C'est une antique loy par nature establie,
Et de tout ce qu'on pense et qu'on *désire icy*,
C'est la plus belle grâce et la plus accomplie.
. . . . . .
Celle-là qui s'obstine avec la crusauté,
A soy plus qu'à nul autre entreprend mener guerre;
Les jeunes ans fuitifs emportent la beauté
Que, fresle, on voit casser aussi tost que du verre.

Il y eut, on le voit, à cette époque où le génie français avait les joyeux sourires d'une aurore radieuse, un grand épanouissement de la poésie *érotique*. L'époque suivante, qui commence à Malherbe et comprend le XVIIe siècle, fut l'époque de la gravité, de la grandeur, des héros antiques rajeunis; elle dédaigna la grâce trop lestement vêtue. Toutefois, sans parler de La Fontaine, dont le talent exquis a donné dans quelques passages de ses contes des modèles du genre érotique, plusieurs auteurs ont, à certains moments, composé des vers qui s'y rattachent. Boileau lui-même a écrit :

Voici les lieux charmants où mon âme ravie
Passait, à contempler Sylvie,
Ces tranquilles moments si doucement perdus,
Que je l'aimais alors, que je la trouvais belle!
Mon cœur, vous soupirez au nom de l'indélée :
Avez-vous oublié que vous ne l'aimez plus?...

Jean Hesnault a chanté, dans le *Bail du cœur de Chloris :*

... Deux globes plus blancs que la neige nouvelle
Aux côtés du cœur flanqués,
Où les pôles sont marqués
D'une framboise *éternelle*.

Mais la poésie *érotique* reprit surtout son éclat lorsqu'elle eut reparu dans les vers si aimables de Chaulieu et de La Fare, dans les vers si variés, si spirituels et si aisés de Voltaire. Alors Gentil-Bernard chante Claudine :

Claudine est belle et suffit à mes vers.
. . . . . .
Tes seuls appas composent ta parure;
Et tes cheveux, bouclés à l'aventure,
Flottaient au vent sous un chapeau de fleurs.
Je démêlai ce feu dont la nature
Fait petiller, dans tes yeux séduisants,
Tous les désirs d'un instinct de seize ans;
Cette candeur, cette vérité pure,
Et ce regard innocent et malin,
Lorsque tu vois l'albâtre de ton sein
S'élever, croître et décroître à mesure,
Et s'arrondir sous un corset de lin...

Saint-Lambert rime l'*Epître à Chloé* :

Rappelle-toi ce soir où, sensible à mes vœux,
Tu daignas par un mot dissiper mes alarmes;
Oui, j'aime!... Que ce mot embellissait tes charmes!

Qu'il irritait mes transports amoureux!
Déjà tous mes soupirs expiraient sur ta bouche :
Je voulus tout tenir; mais, sans être farouche,
Tu repoussas l'amour égaré dans tes bras.
Je savais des faveurs et je n'en obtins pas.
. . . . . .
Va, ton honneur est d'être belle;
Ton devoir est d'être fidèle;
Tes lois sont dans ton cœur, les amours sont tes dieux :

Jeune Chloé, qu'ils soient tes guides.
Je ne prêche point volupteux
Va nous conduire à des biens plus solides.
L'Amour, en se jouant, fatiguait ta vertu.
Tu sens l'ennui de te défendre;
A l'honneur d'avoir combattu
Que ta muse a décrits dans des vers pleins de grâce,
De ton goût délicat éternel monument!

J'ai vu dans un temple de Sabine,
Sous l'abri frais de ces longs peupliers
Qui couvrent encore la ruine
De tes modestes bains, de tes humbles celliers;
J'ai cherché, d'un œil avide,
De leurs débris sacrés un reste enseveli,
Et, dans ce désert embelli
Par l'Anio grondant dans sa chute rapide,
Respirer la poussière humide
Des cascades de Tivoli.
. . . . . .
Là, peut-être, l'étude, et l'absence et le temps
Pourront bannir de ma mémoire
Un amour insensé qui ternit trop ma gloire,
Et dont le vain délire altrégea mes instants.

Au-dessus de Bertin s'élève la gloire de son ami Parny, l'un des maîtres de la poésie *érotique* et sensualiste, celui que Voltaire appelait son cher Tibulle. Bien des choses chez lui nous laissent aujourd'hui froids et presque dédaigneux; mais on ne contestera jamais la grâce des *Déguisements de Vénus;* on sera toujours ému par les cris de passion, par les frissons brûlants de quelques *Elégies*, surtout de celles où le poète mêle à son épicurisme des accents de mélancolie. Citons le tableau VIII des *Déguisements de Vénus :*

« Berger, j'appartiens à Diane;
Pourquoi suis-tu toujours mes pas?
Je hais Vénus : fuis donc, profane;
Crains cette flèche et le trépas! »
Elle dit, et sa main cruelle
Sur l'arc pose le trait léger;
Mais Myrtis, qui la voit si belle,
Sourit et brave le danger.
Un fossé profond les sépare,
Avec audace il est franchi;
Imprudent! d'un regret suivi,
Le trait vole, siffle et s'égare.
La nymphe de nouveau s'enfuit.
Le berger toujours la poursuit.
Dans une grotte solitaire,
De Diane belle ordinaire,
Elle entre; et sa main aussitôt
Saisit et lève un javelot.
Sa fierté, sa grâce pudique,
Irritent le désir naissant.
D'un côté, sa blanche tunique
Tombe, et sur le genou descend;
De l'autre, une agate polie
La relève, livrant aux yeux
Les lis d'une cuisse arrondie,
Et des contours plus précieux.
Un sein aussi grand, aussi ferme
Et dont ce combat précipite
Le voluptueux mouvement,
Un globe est nu : le jeune amant
Le dévore, et, dans son délire,
Malgré le javelot fatal,
L'albâtre pur et virginal
Qu'au sommet la rose colore.
Il saisit le nymphe, et les cris
Pour l'implorer devient plus tendre.
Des cris alors se font entendre;
Le cor résonne dans les bois.
« Malheureux! laisse-moi, dit-elle :
Diane est jalouse et cruelle;
Si je l'invoque, tu péris. »
Malgré la nouvelle menace,
Le berger fortement l'embrasse;
Des baisers préviennent ses cris.
Diane approche, arrive, passe;
Au loin elle conduit la chasse,
Et laisse la nymphe à Myrtis.

Citons enfin le nom d'Andre Chénier, dont l'admirable talent embellit les idées voluptueuses du souffle poétique, des grâces et des pures harmonies de la muse grecque.

Il ne faut pas confondre la poésie *érotique* avec la poésie obscène, que les anciens appelaient *sotadique*. Malheureusement les limites entre l'une et l'autre sont si mal définies que l'on voit souvent des poètes glisser d'un sentiment amoureux dans une pensée lascive, d'une expression délicate et ingénieuse dans un terme indécent et grossier.

— B.-arts. *Peinture érotique.* Les Grecs, peuple républicain, peuple viril, sachant unir à la pratique des vertus sociales le goût des arts les plus raffinés, le culte du beau dans toutes ses manifestations, ne profanèrent point la peinture ni la sculpture dans des représentations obscènes. Admirateurs enthousiastes de la beauté du corps humain, à laquelle ils décernaient publiquement des récompenses, ils mirent tous leurs soins à reproduire avec le marbre, la broze et les couleurs, les formes les plus pures, les plus nobles, les plus voisines de l'idéal. Ils auraient cru sans doute commettre un sacrilége s'ils avaient retracé le *nu* dans un but d'excitation sensuelle. La beauté plastique leur inspirait des sentiments d'admiration vraiment platonique, nous allions dire des sentiments d'adoration. L'acquittement de Phryné par les juges de l'Aréopage ne fut pas autre chose qu'un hommage rendu à la perfection des formes de cette courtisane; il n'y eut dans cet acte aucune complaisance sensuelle. C'est ce que n'a pas compris M. Gérôme dans le tableau où il a retracé ce jugement célèbre et où il a prêté aux aréopagistes des expressions de luxure. M. Th. Gautier a fait parfaitement ressortir cette erreur du peintre : « Le sentiment que la plupart de ces têtes chauves traduisent, a-t-il dit, n'est pas tout ni qu'ont dû éprouver les augustes juges athéniens. Des Grecs, habitues aux luttes du gymnase, dont le nom seul dit dans quel costume on y combattait, aux cérémonies choragiques, aux concours de beauté, entourés d'un blanc peuple de statues sans draperies et sans feuilles de vigne, ne devaient pas se troubler ainsi à l'aspect d'une femme dépouillée de ses voiles. Ce qui frappa les juges, ce fut la perfection divine de ce corps, idéal des statuaires, chef-d'œuvre de la nature, que l'art athénien, à sa plus belle époque, sut à peine égaler. L'admiration, et non la concupiscence, dut animer leurs visages impassibles. Comme les vieillards assis aux Portes Scées, se levant à l'apparition d'Hélène, les aréopagistes cédèrent à un sentiment de religieux respect pour la beauté. La courtisane accusée d'impiété fut absoute. On ne voulut pas plus la briser qu'un ivoire de Phidias ou qu'un marbre de Praxitèle. Ces excellents connaisseurs étaient incapables de détruire ce précieux objet d'art vivant. » L'art antique purifiait, divinisait la beauté humaine. Apelle vit un jour, sur la plage d'Eleusis, cette même Phryné sortant de l'eau et tordant son opulente chevelure pour en faire tomber les perles liquides que la vague y avait semées; émerveillé de ce spectacle, il saisit ses pinceaux et peignit, d'après le modèle qui s'était ainsi offert à sa vue, la *Vénus Anadyomène*, son chef-d'œuvre. Et l'on redoutait si peu alors de voir l'artiste souiller son talent par des œuvres impudiques, que les habitants d'Aggrigente, d'autres disent les Crotoniates, n'hésitèrent pas à conduire dans l'atelier de Zeuxis leurs filles les plus belles, les plus nobles, les plus chastes, pour qu'en choisissant dans chacune d'elles les formes les plus parfaites, il pût prendre une image vraiment divine de la beauté. Cicéron, qui place cette scène à Crotone, la raconte ainsi (*De Invent.*, I) : « Jadis les Crotoniates, au temps de leur plus grande prospérité, résolurent d'enrichir de peintures excellentes le temple de Junon, qui était en grande vénération chez eux. Ils firent venir à cet effet Zeuxis d'Héraclée, qui passait pour être le plus grand peintre de l'époque. Après avoir exécuté plusieurs tableaux qui ont été conservés jusqu'à nous, Zeuxis, désireux d'exprimer dans une image muette un type idéal de la beauté féminine (*ut excellentem muliebris formæ pulchritudinem muta in sese imago contineret*), annonça qu'il voulait peindre une figure d'*Hélène*. Les Crotoniates accueillirent avec joie ce projet, persuadés que si l'artiste cherchait véritablement à se surpasser lui-même, son œuvre ou il excellait, il laisserait dans leur temple une œuvre incomparable. Leur espérance ne devait pas être trompée. Zeuxis leur ayant demandé s'ils avaient de belles images, ils le conduisirent aussitôt au palestre, où ils lui montrèrent des jeunes gens dont les formes unissaient la grâce à la vigueur. Et comme le peintre témoignait une vive admiration : « Nous avons » leurs sœurs dans nos maisons, lui dirent-» ils; tu peux, d'après ce que tu vois, soupçonner combien elles sont belles. — Prés-» sentez-moi donc, répondit l'artiste, les plus » parfaites d'entre ces vierges, pour que je » peigne le tableau que je vous ai promis et » que, dans une figure muette, je fasse pas-» ser la vérité du modèle vivant (*ut mutum » in simulacrum ex animali exemplo veritas » transferatur*). » Alors, du consentement général, les Crotoniates réunirent leurs filles dans un même lieu et permirent à l'artiste de choisir celles qui lui paraîtraient les plus belles. Il en choisit cinq, dont les noms ont été célébrés depuis par les poètes. Le grand artiste ne croyait pas que les perfections dont l'ensemble constitue la beauté pussent se trouver réunies dans un seul corps. » Elien rapporte que le peintre Nicostrate, frappé d'admiration à la vue de l'*Hélène* peinte d'après les charmants modèles si généreusement fournis par Crotone, demanda à Zeuxis comment il avait fait pour créer une pareille merveille : « Tu ne m'adresse-» rais pas cette question si tu avais mes yeux, répondit Zeuxis; quand tu les auras, tu feras une déesse. »

Cette réponse de l'illustre peintre n'indique-t-elle pas que pour lui, comme pour les autres grands maîtres de la Grèce, il y avait, au-dessus de la réalité grossière, un idéal vers lequel l'artiste devait avoir ses regards constamment fixés? Il est juste d'ajouter que les peintres et les sculpteurs de l'ancienne Grèce n'étaient pas de vulgaires praticiens, ignorant toutes choses en dehors de leur métier et travaillant surtout pour s'enrichir; ils étaient du nombre des citoyens les plus instruits, les plus sages. Paul-Emile ayant demandé aux Athéniens un peintre qui représentât son triomphe et un philosophe pour faire l'éducation de ses fils, ils le lui envoyèrent qu'un seul homme, l'artiste Démodoke.

Il était réservé aux peintres et aux sculpteurs de la Rome impériale d'avilir, de prostituer l'art : les images impudiques s'introduisirent partout, jusque dans les gynécées; les personnes qui ont visité les ruines de Pompéi et d'Herculanum ont dû être frappées de la grande quantité de figures obscènes qui sont peintes à l'intérieur et même à l'extérieur des maisons particulières. Beaucoup de ces images ont été détruites; quelques-unes de celles qui avaient un caractère artistique ont été recueillies au palais des Etudes, à Naples, dans un cabinet ou musée secret sur la porte duquel on lit : *Raccolta pornografica*. — *Oggetti osceni* (Collection pornographique. — Objets obscènes). Nous nous abstiendrons, comme on le pense bien, de faire la description de ces produits d'un art dépravé; nous nous contenterons de signaler, parmi les sujets dont l'érotisme est relevé par des détails spirituels, un *Faune embrassant une femme renversée*, un *Satyre soulevant la draperie qui recouvre un hermaphrodite*, un *Faune attaquant une bacchante*, une *Jeune fille invoquant la protection de Minerve*, *Enée caressant Didon*, *Apollon et Daphné*, *Vénus à la conque* (peintures); *Pan et Syrinx* (mosaïque); un *Satyre à cali fourchon sur un mulet*, *Marsyas et Olympe*, un *Sacrifice à Priape*, une *Bacchanale*, un *Satyre et une chèvre* (sculptures), etc.

Il était naturel que le christianisme réagît énergiquement contre la dépravation de l'art antique; mais, comme presque toutes les réactions, celle-ci dépassa le but. Non-seulement le triomphe du nouveau culte fut le signal de la destruction des images impudiques, où les dieux et déesses du paganisme jouaient les principaux rôles, mais on n'épargna pas même les idées figures des Zeuxis, des Apelle, des Parrhasius, des Phidias, des Alcamène; on mit en pièces des peintures, des statues qui n'avaient d'autre tort que d'idéaliser, de diviniser la forme humaine. L'horreur des nudités qu'inspiraient aux premiers chrétiens les effroyables débauches de la luxure romaine fut entretenue par les prédications des Pères et même par les décisions des conciles. Les artistes chrétiens évitèrent soigneusement de peindre ou de sculpter des figures nues : le Christ lui-même, expirant sur la croix, fut représenté vêtu d'une longue tunique.

Le moyen âge ne laissa pas toutefois de produire quelques images *érotiques* : les miniatures des fabliaux et des romans de chevalerie offrent parfois des scènes d'amour un peu lestes dans leur naïveté; mais c'est principalement dans les sculptures, dont les maîtres de pierre ont orné les voussures et les chapiteaux des cathédrales, qu'on rencontre les figures les plus hardies. Et, chose singulière, ce sont des moines, des évêques qui, le plus souvent, occupent la première place dans ces représentations équivoques. Il est vrai que, dans l'intention des sculpteurs, ces images eut un caractère moral : ce sont des satires à l'adresse des luxurieux.

La Renaissance remit à la mode la mythologie et la pornographie. Les plus grands maîtres italiens du XVIe siècle exécutèrent avec une égale facilité des peintures religieuses et des peintures profanes, des scènes tirées de la vie des saints et des scènes empruntées aux fables les plus... libres du paganisme. Ils y étaient encouragés d'ailleurs par ceux-là mêmes qui avaient la direction des consciences. Le surveillance des moeurs, tel évêque commandait du même coup à un artiste une *Madone* pour son église et une *Vénus* pour son salon. Les nonnes elles-mêmes s'en mêlaient : l'abbesse de San-Carlo, de Parme, fit peindre par le Corrège, sur les murs du parloir de son couvent, les amours de Diane et de Endymion, Adonis parfaitement nu, les trois Grâces nues aussi et charmantes. Les peintures *érotiques* dont Raphaël décora la chambre de bain du cardinal Bibbiana sont célèbres : c'est la glorification, l'apothéose de Vénus, reine de la beauté. Le gouvernement de l'infaillible Pie IX a interdit depuis plusieurs années la vue de ces peintures, commandées par le secrétaire de Léon X; mais, en vérité, ce gouvernement pousse bien loin la pudibonderie : il professe un culte exagéré pour la feuille de vigne, et il va jusqu'à affubler de ceintures ou de tuniques de métal des figures dont tout le crime est de reproduire simplement, sans intention pornographique, les formes que Dieu ne s'est sans doute pas complu à façonner à son image pour les vouer au maillot à perpétuité.

Sans prendre la peine de dévêtir leurs personnages, les peintres hollandais et flamands ont su provoquer les idées les plus libidineuses. Nous ne parlons pas des scènes plus ou moins grotesques où Téniers, Ostade, Brauwer, Jean Steen, nous montrent de joyeux buveurs étreignant des servantes qui regimbent avec un desir plus ou moins vif de faire un faux pas, un vieux barbon caressant le menton et la gorge d'une fillette qui rit, et d'autres épisodes de licence populaire, dans les kermesses et les cabarets; je veux parler des tableaux où Mieris, Metsu et quelques autres ont représenté des scènes de boudoir très-peu voilées, des *conversations* galantes entre gentilshommes et courtisanes. Mieris a poussé parfois l'obscénité fort loin, mais il a su presque toujours garder sa finesse et sa verve.

La France a eu, au XVIIIe siècle, toute une phalange de peintres pornographes, et, à vrai dire, cette petite école, vive, spirituelle, pimpante et coquette, a le mérite d'être essentiellement française : Watteau, qui commande le bataillon, a bien de la couleur flamande sur sa palette, mais c'est à Paris, dans les coulisses de l'Opéra et dans les boudoirs anacréontiques de la Régence, qu'il a appris à tourner galamment une figure, à donner au maintien de la coquetterie et aux visages une friponnerie séduisante, à chiffonner une robe de soie, à friper un nœud de ruban ou un jabot de dentelle. Après lui, Pater, Lancret, Boucher, Baudouin, Fragonard, Vanloo, continuèrent à s'inspirer du milieu dans lequel ils vivaient; ils reflétent à merveille la société française du temps de Louis XV; ils en ont l'esprit grivois et le dévergondage aimable. Trop souvent ils ont poussé l'érotisme jusqu'au dernier degré de l'obscénité. Boucher, Fragonard et Baudouin surtout ont alimenté de tableaux libertins les boudoirs galants de leur époque. Diderot écrivait, à propos des petites toiles de ce genre exposées par Baudouin au Salon de 1765 : « Toutes les jeunes filles, après avoir promené leurs regards distraits sur quelques tableaux, finissaient leurs tournées à l'endroit où l'on voyait la *Paysanne querellée par sa mère* et le *Cueilleur de cerises;* c'était pour cette traversée qu'elles avaient réserve toute leur attention. On lit plutôt, à un certain âge, un ouvrage libre qu'un bon ouvrage; et l'on s'arrête plutôt devant un tableau ordurier que devant un bon tableau. Il y a même des vieillards qui sont punis de la continuité de leurs débauches par le goût stérile qu'ils en ont conservé. Quelques-uns de ces vieillards se traînaient aussi, béquille en main, dos voûté, lunettes sur le nez, aux petites infamies de Baudouin. » L'une de ces petites infamies, le *Cueilleur de cerises*, est connue par la gravure et par les imitations plus ou moins libres qui en ont été faites depuis. La *Paysanne querellée par sa mère* a inspiré à Diderot une description des plus spirituelles, qu'on sera bien aise de trouver ici : « La scène est dans une cave. La fille et son doux ami en étaient sur un point... c'est dire assez que de ne le dire point... lorsque la mère est arrivée justement, justement... c'est dire encore ceci bien clairement. La mère est en grande colère; elle a les deux poings sur les côtés. Sa fille, debout, ayant derrière elle une belle botte de paille fraîchement foulée, pleure; elle n'a pas eu le temps de rajuster son corset et son fichu; et il y paraît bien. A côté d'elle, sur le milieu de l'escalier de la cave, on voit, par le dos, un gros garçon qui s'esquive. A la position de ses bras et de ses mains, on n'est aucunement en doute sur la partie de son vêtement qu'il relève. Nos amants étaient, du reste, gens sûrs. Au bas de l'escalier, il y a, sur un tonneau, un pain, des fruits, une serviette avec une bouteille de vin. Cela est tout à fait libertin; mais on peut aller jusque-là. Je regarde, je souris et je passe. » Ailleurs, Diderot, comparant les compositions grivoises de Boucher aux scènes de famille peintes par Greuze, s'est exprimé ainsi : « La peinture a cela de commun avec la poésie, et il semble qu'on ne s'en soit pas encore avisé, que toutes deux elles doivent être *bene moratæ*; il faut qu'elles aient des mœurs. Boucher ne s'en doute pas; il est toujours vicieux et n'attache jamais. Greuze est toujours honnête; et la foule se presse autour de ses tableaux. J'oserai dire à Boucher : Si tu ne t'adresses jamais qu'à un polisson de dix-huit ans, tu as raison, mon ami; continue à faire des culs, des tétons; mais, pour les honnêtes gens et moi, on aura beau t'exposer à la grande lumière du Salon, nous t'y laisserons pour aller chercher, dans un coin obscur, ce *Greuze* charmant de Le Prince, et cette jeune, honnête, innocente *Marraine* qui est debout à ses côtés. Ne t'y trompe pas; mais figure-la mes pieds plutôt faire un pèlerinage le matin que toutes tes impures. Je ne sais où tu vas les prendre; mais il n'y a pas moyen de s'y arrêter, quand on fait quelque cas de sa santé. Je ne suis pas scrupuleux; je lis quelquefois mon Pétrone. La satire d'Horace, *Ambubaiarum*, me plaît au moins autant qu'une autre. Les petits madrigaux infâmes de Catulle, j'en sais les trois quarts par cœur. Quand je suis en pique-nique avec mes amis, et que la tête s'est un peu échauffée de vin blanc, je cite sans rougir une épigramme de Ferrand. Je pardonne au poète, au peintre, au sculpteur, au philosophe même, un instant de verve et de folie, mais je ne veux pas qu'on trempe toujours la main dans cet encrier et qu'on pervertisse le but des arts. Un des plus beaux vers de Virgile, et un des plus beaux principes de l'art imitatif, c'est celui-ci :

Sunt lacrymæ rerum et mentem mortalia tangunt.

Rendre la vertu aimable, le vice odieux, le ridicule saillant, voilà le projet de tout honnête homme qui prend la plume, le pinceau ou le ciseau. »

La peinture *érotique*, qui fit place, sous la Révolution, aux scènes empruntées à l'histoire de la Grèce et de la Rome républicaine; sous le premier empire, aux tableaux de batailles; durant la période libérale et romantique, aux compositions romanesques et sentimentales, la peinture *érotique* devait renaître à la faveur du second empire, ce régime pourri qui vient enfin de s'effondrer au milieu de flots de sang, après avoir abreuvé de honte notre malheureux pays. Parmi les artistes qui ont illustré cette réédition du Bas-Empire, plusieurs ont dû la plus grande partie de leur succès

œuvres de la jeunesse du grand réformateur protestant, dont le recueil a été plus tard expurgé par lui, dans sa vieillesse, de quelques pièces un peu libres, ne sont pas toutes du genre érotique : elles contiennent des sylves, des élégies, des épitaphes et des épigrammes. Le livre d'épigrammes est le plus licencieux; c'est celui sur lequel ont le plus porté les retranchements opérés dans l'édition de 1579. Celle de 1548, petit in-18 imprimé en italique par Conrad Badis, est la seule complète. Théodore de Bèze dit, dans sa préface, que, « quoique ce genre soit répréhendé des hommes graves, il n'a pas cru devoir s'en abstenir, soit qu'il y fût poussé par la tournure même de son esprit, soit qu'il n'y vît qu'un simple exercice litteraire. » La latinité de ces petites compositions est excellente; quelques-unes sont d'une grâce tout à fait antique et attestent la force des études que faisaient ces grands penseurs du XVIe siècle. Ils parvenaient à s'assimiler l'antiquité tout entière, les mœurs comme la langue. Les sylves se rapprochent un peu des compositions de rhétorique, quoique quelques-unes, celle sur la mort de Cicéron, celle qui est intitulée *Préface poétique aux pseaumes de David*, ne manquent ni de souffle ni d'élévation; mais c'est dans les élégies surtout que se montrent les grâces latines. Elles sont un écho à peine affaibli de Tibulle et de Properce; quelques-unes même, la cinquième et la sixième, sont des hymnes brûlants. La dixième est une éloquente imprécation dirigée contre les entremetteuses, et précédée cette fameuse Macette dont Régnier a fait un type si vrai. Les épitaphes donnent quelques renseignements biographiques sur les personnes de son entourage; il en est qu'il aimait et dont il voulut perpétuer le souvenir dans ses vers; on y trouve l'épitaphe d'une jeune fille orléanaise, qu'une légende de cette ville lui fait aimer passionnément, à l'époque où il étudiait à l'université alors célèbre d'Orléans. Les vers chastes qu'il lui consacre ne permettent pas de supposer pourtant qu'elle eût été sa maîtresse :

... Si ex corpore judicare sexum
Decet, virgo latet sepulcro in isto.

On rencontre aussi dans ce recueil les épitaphes de Guillaume Budée et de l'Orléanais Étienne Dolet, qu'il représente poétiquement, au milieu du bûcher en flammes, le regard fixé sur le chœur des Muses. Dans les épigrammes, c'est *Candida*, Blanche sans doute en français, qui est sa Muse inspiratrice; c'est à elle qu'il dédie ses plus jolies compositions amoureuses, car, à l'exception de quelques-unes, qui ont la pointe de l'épigramme, comme elles en ont aussi la brièveté nécessaire, ces poésies sont plutôt de petites pièces de vers detachées. Dans l'une, il loue le pied de Blanche, dans l'autre sa chevelure, dans une troisième il se plaint d'une fièvre qui lui a enlevé les roses de ses joues et le sang pourpre de ses lèvres. Ces pièces, qui ont chacune plus de quarante vers, ne sont pas des épigrammes proprement dites et se rapprochent bien plus de l'élégie. Une de ces élégies sur la *Chevelure de Blanche* donnera une idée de la poésie de Th. de Bèze : « O Zéphyr, souffle que ne dévore ni une trop grande chaleur ni un froid trop vif, compagnon habituel des soleils du printemps, haleine fraîche et douce, qui, pleine d'audace, agites et soulèves les cheveux dorés, les cheveux ondules de mon enfant, blanche comme le lait, je t'en supplie, tantôt que tu courus au hasard à travers le monde, pourquoi remarques-tu ma blanche enfant? Ah! zéphyr, pendant que si témérairement tu soulèves sa chevelure, que tu en agites les nœuds, ne crains-tu pas, malheureux, de t'y laisser prendre du bout de l'aile? Ces cheveux, crois-moi, ces cheveux souples et légers ne sont pas des cheveux, ce sont des filets où Cupidon se plaît à prendre les malheureux amants, comme l'araignée dans sa toile les mouches imprudentes. C'est ainsi que me prit un jour Cupidon, et si tu n'y prends garde, tu y périras, comme moi, Zéphyr; mais de quelle mort douce, ô ciel, tu périras! »

ÉROTIQUEMENT adv. (é-ro-ti-ke-man — rad. *érotique*). Amoureusement, d'une façon érotique.

ÉROTISME s. m. (é-ro-ti-sme — du gr. *erôs*, *erôtos*, amour). Néol. Amour sensuel : *L'amour des enfants achève de purger de tout* ÉROTISME *l'affection conjugale.* (Proudh.)

ÉROTOMANIAQUE adj. (é-ro-to-ma-ni-a-ke — rad. *érotomanie*). Atteint d'érotomanie. ‖ On dit aussi ÉROTOMANE.

— Substantiv. Personne atteinte d'érotomanie : *Les* ÉROTOMANIAQUES *sont constamment poursuivis par les mêmes affections.* (Forsatt.)

ÉROTOMANIE s. f. (é-ro-to-ma-ni — du gr. *erôs*, *erôtos*, amour, et de *manie*). Pathol. Aliénation mentale produite par un amour violent : *L'*ÉROTOMANIE *consiste dans un amour exclusif et très-vif, tantôt pour un objet réel, tantôt pour un objet imaginaire.* (Forsatt.)

— **Encycl.** « *L'érotomanie*, dit M. Esquirol, est une affection cérébrale chronique, caractérisée par un amour excessif, tantôt pour un objet connu, tantôt pour un objet imaginaire; dans cette maladie, l'imagination seule est lésée : il y a erreur de l'entendement. C'est une affection mentale dans laquelle les idées amoureuses sont fixes, dominantes, comme les idées religieuses sont fixes et dominantes dans la théomanie ou dans la lypémanie religieuse. » La maladie de l'érotomane a son point de départ dans les fonctions cérébrales, tandis que chez les malheureux atteints de satyriasis ou de nymphomanie, la source du mal est dans les organes de la génération. « Dans l'*érotomanie*, dit encore Esquirol, l'amour est dans la tête; le nymphomane et le satyriaque sont victimes d'un desordre physique. L'érotomaniaque est le jouet de son imagination. L'*érotomanie* est à la nymphomanie et au satyriasis ce que les affections vives du cœur, mais chastes et honnêtes, sont au libertinage effrené; les propos les plus sales, les actions les plus honteuses, les plus humiliantes, décèlent la nymphomane et le satyriasis. » L'érotomane ne raisonne nullement son culte; il ne tient aucun compte de la différence de fortune ou de rang, et de la distance que les lois sociales mettent entre l'objet de son amour et lui; sa passion lui enlève fréquemment le libre arbitre, et l'entraîne parfois d'une manière invincible à commettre des actes justiciables des tribunaux. Les annales judiciaires rapportent plusieurs cas de meurtres ou de doubles suicides accomplis sous l'influence de la monomanie érotique, et justement excusés à cause de cela par les magistrats. Telle est, par exemple, l'histoire du jeune Ferrand, jugé et acquitté à Versailles, le 18 mars 1838. Ce malheureux, âgé de dix-huit ans, éperdument épris d'une jeune fille qu'il ne pouvait épouser à cause de la volonté contraire de ses parents, résolut de mourir avec son amante, qui y consentit. Ils se rendirent ensemble à la campagne, et, sur son ordre, il l'acheva avec un couteau-poignard après lui avoir tiré deux coups de pistolet dans la tête. L'autopsie démontra qu'elle était encore vierge. Il fit ensuite trois tentatives de suicide qui échouèrent et le laissèrent vivant, mais horriblement mutilé.

Les érotomaniaques sont très-loquaces; ils parlent sans cesse de leur amour; ils sacrifient tout à leur passion : famille, honneur, fortune; ils s'oublient eux-mêmes pour en arriver à se confondre avec l'objet de leur passion; ils ont souvent des hallucinations qui les mettent en communication avec la personne aimée et leur font exécuter toutes ses volontés; ils éprouvent, d'ailleurs, toutes les passions qui compliquent d'ordinaire l'amour : la crainte, l'espoir, la fureur, la jalousie. Exceptionnellement, les érotomaniaques sont tristes; ils ne parlent pas; ils concentrent en eux-mêmes toute leur passion. Pour quelque cette forme persiste, elle s'accompagne promptement de marasme, et la mort en est la conséquence.

ÉROVYLE s. f. (é-ro-vi-le — gr. *erôtulos*, qui appartient à l'amour). Antiq. Pierre merveilleuse qu'on employait à la divination.

— Entom. Genre d'insectes coléoptères tétramères, type de la famille des érotylides, comprenant une centaine d'espèces, qui habitent l'Amérique centrale.

— **Encycl.** Ce genre de coléoptères, type de la famille des érotylides, est caractérisé par des antennes terminées en massue oblongue, perfoliée, à articles intermédiaires cylindriques; des mâchoires cornées ayant leur lobe interne bidenté; le dernier article des palpes en forme de hache; des tarses à avant-dernier article bilobé. Ces insectes, qui présentent assez d'analogie avec les chrysomèles, ont, en général, le corps arrondi et bombé; leurs formes sont souvent très-singulières, et ils sont encore fort remarquables par l'éclat de leurs couleurs. On en connaît une centaine d'espèces, qui toutes habitent les régions chaudes de l'Amérique. Les différences sexuelles sont souvent très-difficiles à observer; en général, les mâles ont les cuisses antérieures plus ou moins renflées et l'abdomen un peu sinué. Quant à leurs mœurs, v. ÉROTYLIENS.

ÉROTYLIEN, IENNE adj. (é-ro-ti-li-ain, iè-ne — rad. *érotyle*). Entom. Qui ressemble ou qui se rapporte à l'érotyle, à On dit aussi ÉROTYLÈNE, ÉROTYLIDE et ÉROTYLITE.

— s. m. pl. Famille d'insectes coléoptères tétramères, ayant pour type le genre érotyle : *Le corps des* ÉROTYLIENS *affecte des formes très-variées.* (Desmarest.)

— **Encycl.** Cette famille d'insectes coléoptères renferme au moins six cents espèces, dont plus de cinq cents appartiennent à l'Amérique. L'Europe n'en possède guère qu'une quinzaine, qui, presque toutes, sont répandues sur la plus grande partie de son territoire. Les *érotyliens* se tiennent sur les champignons, notamment sur les agarics et les bolets, dans l'intérieur desquels leurs larves vivent et se développent. Ils exhalent une odeur particulière, et quand on veut les saisir, ils contractent leurs pattes sous le ventre et contrefont les morts. On les trouve accidentellement posés sur les feuilles et les fleurs des végétaux. Les principaux genres sont les suivants : érotyle, zonaire, égithe, eurycarde, priotèle, bacis, coccimorphe, épiscapine, dacne, triplax, tritome, amblyope, mycotrète, mycophithore, oocyane, lybas, cyrtomorphe, etc.

EROUNIA et **EROUNIAKCHA**, génies malfaisants de la mythologie indoue. Ils étaient frères et avaient reçu de Brahma de grands privilèges, entre autres celui de l'immortalité; mais leur orgueil leur fit perdre tous ces avantages. Erounialkcha s'empara du monde et le jeta dans la nuit; Vichnou le combattit, sous la forme d'un sanglier, et le fit périr sous ses coups. Cette incarnation est la troisième du dieu indou et porte le nom de *Varahâvataram*, c'est-à-dire la transformation en sanglier. Erounia, désireux de venger la mort de son frère, se révolta contre Vichnou. Il jour que, mettant en doute la présence du dieu dans tout l'univers, il demandait d'un ton railleur s'il se trouvait dans une colonne qu'il frappait de sa main, la colonne s'ouvrit tout à coup et livra passage à Vichnou, sous la forme d'un monstre moitié homme et moitié lion. Erounia ne fut pas plus heureux que son frère et fut tué par le dieu. C'est là la quatrième incarnation de Vichnou; elle est désignée sous le nom de *Naracinghâvataram*, ou la *Transformation en homme-lion.*

ÉROVANT, roi d'Arménie, de la dynastie des Arsacides. Il régna de 68 à 83 après J.-C. Fils naturel d'une femme de race royale, mais si hideuse que personne n'avait voulu l'épouser, il devint l'un des généraux les plus distingués de Sanadroug, roi de la petite Arménie, et fut élu pour lui succéder. Il inaugura son règne par le massacre des enfants de son prédécesseur; mais l'un d'eux, Ardaschès, fut arraché à la mort et conduit par son gouverneur, Vasak, auprès du roi des Parthes. Devenu roi de toute l'Arménie par la concession de la grande Arménie, que lui fit Vespasien en retour de la cession de la Mésopotamie, Erovant alla s'établir à Armavir, et s'occupait d'embellir sa nouvelle capitale, lorsque Ardaschès, devenu adulte, vint lui disputer la couronne de ses pères. Erovant fut battu près d'Erivan et poignardé dans sa fuite par un soldat.

EROVAZ, grand prêtre païen d'Arménie, mort en 88 de notre ère. Il était, par sa mère, frère du précédent, et reçut, à l'époque de l'élévation de son frère, la direction du culte et la garde de la forteresse de Pacaran. Sempad, gouverneur d'Ardaschès, se rendit maître de la forteresse et fit noyer Erovaz.

ERP... L'étymologie voudrait que l'on écrivît *herp*... tous les dérivés du verbe grec *herpo* (*erpo*), qui a l'esprit rude sur ι; mais l'usage a prévalu d'écrire sans *h*, et nous nous y conformons, les plus usuels d'entre ces mots, et même un certain nombre d'autres peu connus. L'orthographe logique commence à prévaloir dans les livres scientifiques, et il est à désirer qu'elle soit universellement adoptée. La double orthographe existe pour quelques mots; nous aurons soin de l'indiquer.

ERP (Henriette VAN), historienne hollandaise, morte à Utrecht en 1548. Elle entra chez les bénédictines de cette ville, en devint abbesse en 1503, et conserva cette dignité jusqu'à sa mort. Elle a écrit une chronique de l'abbaye du cloître des Dames, qu'elle gouvernait. Cette chronique, continuée par une autre abbesse, a été publiée dans les *Analecta* d'Antoine Matthæus (1698, in-8°).

ERPEL, bourg de Prusse, régence et à 32 kilom. N.-O. de Coblentz, sur la rive droite du Rhin; pop. 1,150 hab. Au-dessus de la ville s'élève presque en forme d'obélisque, à une hauteur de 220 mètres, un rocher basaltique haut de 23 mètres, appelé l'*Erpeler Lei*, dont les carrières sont très-productives et les vignobles excellents. Les ceps sont plantés dans des paniers remplis de terre et fortement consolidés entre les crevasses et les trous naturels des rochers, afin qu'ils ne soient pas entraînés par la pluie.

ERPEN (Thomas VAN), en latin **Erpenius**, célèbre orientaliste hollandais, né à Gorkum en 1584, mort à Leyde en 1624. Il se livra de bonne heure à l'étude des langues orientales et voyagea, pour se perfectionner dans ses connaissances, en Angleterre, en Allemagne et en France. Pendant un séjour qu'il fit à Venise, il apprit le persan, le turc et l'éthiopien, par un commerce assidu avec des juifs et des mahométans qui étaient dans cette ville. Revenu à Leyde, il fut nommé professeur d'arabe; en 1619, une chaire d'hébreu fut créée à son intention. Erpen écrivait facilement en arabe et en hébreu. Ses connaissances étaient immenses pour l'époque, vu l'insuffisance des moyens qu'on avait de se les procurer. On pense, et un critique compétent, le regarder à juste titre comme le père de cette grande école d'orientalistes qui illustrèrent la Hollande pendant tout le XVIIe siècle et jusqu'à une partie du XVIIIe. Avec l'aide des états généraux, il établit à Leyde une imprimerie arabe, devenue fameuse par les beaux ouvrages qui en sortirent, entre autres un *Recueil de proverbes arabes*, avec une traduction latine (1614, in-8°); les *Fables* de Locman, avec une traduction latine et des notes (1615, in-8°), et une traduction arabe du *Pentateuque* (1622, in-8°). On a de ce savant écrivain : *Rudimenta linguæ arabicæ* (Leyde, 1620, in-8°); *Grammatica arabica, quinque libris methodice explicata* (Leyde, 1631); *Grammatica hebræa generalis* (Amsterdam, 1621, in-8°); *Grammatica chaldaica et syra* (Amsterdam, 1628, in-8°); *Præcepta de lingua Græcorum communi* (Leyde, 1622, in-8°).

ERPÉTION s. m. (èr-pé-ti-on — du gr. *erpetos*, qui rampe). Bot. Section du genre violette.

ERPÉTODRYAS s. m. (èr-pé-to-dri-ass). Erpét. V. HERPÉTODRYAS.

ERPÉTOGRAPHE s. m. (èr-pé-to-gra-fe — du gr. *erpetos*, qui rampe; *graphô*, j'écris). Zool. Ecrivain spécial, qui a composé des traités sur les reptiles.

ERPÉTOGRAPHIE s. f. (èr-pé-to-gra-fi — du gr. *erpetos*, qui rampe; *graphô*, j'écris). Zool. Traité spécial sur les reptiles. ‖ Histoire des reptiles.

ERPÉTOGRAPHIQUE adj. (èr-pé-to-gra-fi-ke — rad. *erpétographie*). Zool. Qui a rapport à l'erpétographie ou aux reptiles : *Études* ERPÉTOGRAPHIQUES.

ERPÉTOLOGIE s. f. (èr-pé-to-lo-ji — du gr. *erpetos*, qui rampe; *logos*, discours). Zool. Partie de la zoologie qui traite des reptiles : *L'*ERPÉTOLOGIE *a ordinairement suivi dans ses révolutions la marche de la science générale de la nature.* (T. Clavé.)

— **Encycl.** L'*erpétologie* est peut-être, de toutes les branches des sciences naturelles, celle dont l'histoire remonte le plus haut, du moins si l'on s'en rapporte aux légendes mosaïques ou aux traditions fabuleuses. Les formes étranges et variées des reptiles, les grandes dimensions et la force redoutable de quelques-uns d'entre eux, la rapidité des mouvements de la plupart, le venin mortel que sécrètent certaines espèces, le dégoût instinctif qu'ils inspirent, tout cela, grossi par la peur et par l'imagination, n'a pas peu contribué à faire des reptiles un objet de crainte et de dégoût. L'amour du merveilleux, si développé chez les populations primitives et ignorantes, en a donné ici une ample carrière. Comme on n'avait pas d'abord observé la nature, l'origine de ces animaux, on ne manqua pas de l'attribuer à la colère des dieux, qui faisaient sortir les reptiles du limon des eaux ou des matières en putréfaction.

Les premières notions positives sur l'*erpétologie* se trouvent dans la Bible. Dès le premier chapitre de la *Genèse*, Moïse nous montre Dieu créant les reptiles, dont plusieurs espèces seront décrites plus tard dans le *Deutéronome*. Quand l'esprit du mal veut tenter la première femme, il prend la forme d'un serpent, et le souvenir de ce fait, d'où est résultée la perdition du genre humain, a été bien loin de réhabiliter le serpent chez les nations chrétiennes. Les reptiles se trouvent mentionnés assez souvent dans la Bible; quand le peuple de Dieu est affligé, dans le désert, par les maladies, Moïse élève au haut d'une colonne un serpent d'airain, dont la vue suffit pour rendre la santé. Le culte du serpent se retrouve, d'ailleurs, fréquemment chez les peuples sauvages, et cet animal est devenu, chez les nations les plus civilisées, l'emblème de la médecine. Un serpent qui se roule en cercle et se mord la queue devient aussi le symbole de l'éternité, qui, comme un cercle, n'a ni commencement ni fin.

Toutefois, l'intérêt que présentent les reptiles fait qu'on commence à se livrer sérieusement à leur étude. Il semblerait résulter d'un passage du livre des *Rois* que Salomon aurait écrit sur l'*erpétologie*, comme sur les autres parties de l'histoire naturelle; mais ces ouvrages ne sont pas parvenus jusqu'à nous. L'Égypte paraît avoir négligé cette étude : elle ne nous a transmis que des représentations hiéroglyphiques et des momies de reptiles. Ces représentations avaient sans doute un sens allégorique, qu'Horus Apollo prétend avoir trouvé; mais les documents les plus positives sur les reptiles de l'Égypte, notamment sur les crocodiles, nous ont été transmises par Hérodote.

En Grèce, l'*erpétologie* se cache d'abord sous les voiles de la Fable : le serpent Python est dans toutes les mémoires. On commence, toutefois, à distinguer les divers groupes de reptiles : les tortues, à la lenteur de leurs mouvements et à leur carapace, dans laquelle on retrouve à la fois l'origine de la cuirasse ou du bouclier et de la lyre; les serpents, à leur singulier mode de progression et à leur sifflement; les lézards, à leurs habitudes terrestres et à leur agilité; les grenouilles, à leurs habitudes aquatiques, à leur voix désagréable, peut-être aussi à leurs curieuses métamorphoses.

« Avec Aristote, dit T. Cocteau, l'*erpétologie* ne fut plus une science passive; on apprit à se demander, à la vue de chaque individu, ce qu'il est, comment il est, pourquoi il est. L'application d'une méthode aussi analogique devait faire marcher sûrement et rapidement la science vers sa perfection; et, en effet, son domaine s'agrandit, les espèces mieux analysées devinrent plus nombreuses, on commença à connaître leur structure intérieure, la forme particulière de leurs organes, ainsi que les différences qu'ils offrent dans leur mode d'action; et les reptiles furent distingués, non plus seulement par leurs formes, mais par des caractères plus profonds; ils prirent les noms de quadrupèdes ovipares, de serpents et d'amphibies, qu'ils conservaient encore naguère, plus de dix-huit siècles après Aristote. Malheureusement, ce génie sublime ne trouva pas de successeur, et, bien que les Ptolémées et les Attale aient continué aux sciences cette large protection qu'Alexandre leur avait accordée, il ne se rencontra personne pour poursuivre, au moyen des riches musées de Pergame et d'Alexandrie, la route si bien tracée par le précepteur du fils de Philippe. »

Les Romains se contentèrent des connaissances que les Grecs leur avaient transmises et y ajoutèrent peu de chose. Pline et Dioscoride s'occupèrent des applications médicales des reptiles. Ils accumulèrent dans leurs ouvrages une foule de formules pharmaceutiques, ornées ou copiées, dans lesquelles les reptiles jouent un très-grand rôle; mais ils le firent sans critique, et en s'abandonnant à l'empirisme le plus absurde. Les auteurs qui les suivirent, les médecins arabes eux-mêmes, ne firent que les copier servilement.

Nous traversons ainsi tout le moyen âge sans trouver, pour ainsi dire, aucun fait intéressant à signaler. Ce n'est pas que la féconde imagination de cette époque restât inactive; à défaut d'observations exactes, elle s'exerçait sur des données fantastiques, et, comme aux premiers âges de l'*erpétologie*, peuplait le ciel, la terre et les eaux d'êtres fabuleux. On savait de science certaine ce qu'il y avait dans les airs d'horribles dragons, de basilics, de serpents ailés; il n'y eut plus de cavernes sans monstres aux yeux flamboyants. Le blason reproduisit des milliers de fois ces êtres fantastiques. On citait aussi de beaux serpents dorés volant dans les nuages. Si on daignait accepter les reptiles avec leurs formes réelles, on les dépouillait quelquefois de leurs prétendues propriétés. Il est bien instinctif qu'ils inspirent, tout cela, gros par la peur et par l'imagination, n'a pas peu contribué à faire des reptiles un objet de crainte et de dégoût. L'amour du merveilleux, si développé chez les populations primitives et ignorantes, en a donné ici une ample carrière. Comme on n'avait pas d'abord observé la nature, l'origine de ces animaux, on ne manqua pas de l'attribuer à la colère des dieux, qui faisaient sortir les reptiles du limon des eaux ou des matières en putréfaction.

« Le basilic est le roi des serpents, dit M. P. Denis dans son *Exposé des idées de Brunetto Latini*; il a six pieds de long; telle est l'abondance de son venin qu'il en reluit; il corrompt l'air partout où il passe, il enveloppe les grands végétaux de ce fluide subtil et lumineux; l'odeur qui s'exhale des arbres va tuer les oiseaux dans les airs. Eh bien! ce terrible reptile est occis par un petit animal qui n'imprime nulle terreur à l'homme; il suffit, pour faire périr le basilic, de la morsure de la belette, mais de la belette blanche. Aux temps anciens, un basilic a pu être tué par des hommes; mais, pour opérer ce miracle, il a fallu toute l'ingénieuse habileté du conquérant des Indes, qui fit construire de vastes cloches de verre où le chasseur voyait le basilic sans être atteint par son venin, et d'où il lui décochait ses flèches en toute sécurité. » On raconte aussi que si un cavalier, rencontrant le basilic sur ses pas, le perce de sa lance, celle-ci devient en quelque sorte un conducteur du venin, qui tue le cheval et le cavalier.

« Un reptile non moins fameux est le dragon, non pas même le dragon volant, mais ce serpent gigantesque, si redoutable par la vigilance de ses yeux, par la force et la facilité avec laquelle il enlace de ses replis le corps de ses victimes. « Le dragon, ajoute M. P. Denis, est le plus grand des serpents; il vit surtout dans l'Inde et dans l'Éthiopie, où l'été est perpétuel. Lorsqu'il sort de sa caverne, il siffle avec une telle violence « que l'air « en rebluit comme un feu ardent; » sa bouche est petite; ce n'est pour ainsi dire qu'un pertuis subtil, par lequel il darde sa langue et ses *experits*. Sa force n'est pas dans la partie supérieure de son corps, elle est dans sa queue : ce ne sont pas les blessures sanglantes qu'il fait en mordant que l'on doit craindre : ce sont les entrelacements de cette queue formidable, qui brise tout ce qu'elle étreint, et qui donne la mort, non-seulement à l'homme, mais aussi au gigantesque éléphant.

« On le voit, dès le début, ce dragon n'est plus déjà le dragon de saint Cyr, qui faisait périr les troupeaux de son souffle empoisonné à la manière du basilic, ou bien encore le dragon de saint Julien, qui avait son repaire près d'un temple de Jupiter. Ce n'est plus le dragon de Poitiers, pieusement surnommé la *Bonne sainte serminé*, appelé par d'autres la *grande gueule* de la rivière de Clain; ce n'est point non plus la tarasque effrayante que détruisit sainte Marthe, ni le monstre de Raymond de Salpy, ni même celui qui fut tué par Smith de Winkelried, encore moins le dragon à deux têtes d'Aymon, comte de Corbeil. » On a vu, non sans raison, dans ce reptile une description exagérée et *moult adournée* du boa constrictor.

« Si Brunetto Latini, dit encore l'auteur cité plus haut, nous décrit les funestes amours de la vivre ou guivre, s'il peint l'horrible créature dévorant le reptile impur qui l'a rendue mère, pour perdre elle-même la vie dans l'enfantement, il appelle à son aide les traditions les plus merveilleuses de l'antiquité avant de peindre poétiquement les commencements de cette union funeste. Au temps de ses amours, la vivre s'en va sur le bord des eaux ou la murene se repaît; elle la convie de sa voix *en semblance de flûte*, et alors celle-ci, victime de la ruse, s'en vient où elle est appelée, et par tel engin elle est surprise, car la vivre la dévore pour se préparer sans doute à son étrange union. »

On voit aussi figurer, dans le livre de Brunetto, la sirène, non plus celle de l'antiquité, mais une sorte de serpent blanc, qui vit en Arabie, et court si merveilleusement que plusieurs disent qu'il vole. On croyait aussi à cette époque que si l'aspic est frappé de surdité quand on lui confie quelque trésor, c'est pour qu'il ne puisse pas prêter une oreille séduite à la voix des enchantements. On retrouvait le léviathan de la Bible tantôt dans le crocodile, tantôt dans le serpent de mer, tantôt surtout dans la baleine. Dante, élève de Brunetto, entasse dans son enfer les reptiles les plus fantastiques, les hydres, les cérastes, les chélydres, les jaculi, les phasres, les amphisbènes; et ce serpent qui, s'attachant à Brunelleschi, se fond bientôt en sa propre chair et fait de l'homme un reptile immonde; et ce petit serpent enflammé, livide et noir, et cette âme devenue serpent qui siffle et fuit dans la vallée.

La salamandre est encore un animal très-célèbre à cette époque; on la regarde comme dangereuse par son venin, et on lui attribue surtout la merveilleuse propriété d'être incombustible, au point que l'*empereur de l'Inde*, toujours d'après Brunetto Latini, se faisait faire des vêtements en peau de salamandre, pour être à l'abri des atteintes du feu. Au XVIe siècle, on croyait encore à cette fable, et il semble même qu'on en ajoute de nouvelles; c'est ainsi qu'on découvre le moyen de détruire le basilic, en tournant contre lui sa propre puissance; il suffit de lui présenter une glace ou un bouclier poli pour le voir chanceler et mourir.

Mais le reptile qui jouit alors de la plus grande et de la plus redoutable réputation, c'est le serpent de mer, qu'on croit être le léviathan de la Bible. Il a les mers du Nord pour domaine, et aujourd'hui encore les Norvégiens croient à son existence. Les écrivains scandinaves lui attribuent cent toises de longueur, avec une tête qui ressemble beaucoup à celle du cheval, des yeux noirs et une sorte de crinière blanche. On ne le rencontre que dans l'Océan, où il se dresse tout à coup comme le mât d'un vaisseau de ligne et pousse des sifflements, ou plutôt des hurlements, qui font frissonner tous ceux qui les entendent. Les poissons désertent les parages qu'il habite. On prétend qu'il sort de son repaire, la nuit, au clair de la lune, pour dévorer les bestiaux, ou qu'il se rend à la mer où il se nourrit de crabes et autres animaux. Il ne jette quelquefois ni ancre ni un navire, de manière à le faire sombrer par son poids.

Sa marche très-rapide a été comparée au vol d'une flèche; quand il veut se diriger, il nage, ils rament en général dans la direction du soleil, le monstre ne pouvant les voir lorsque sa tête est tournée vers cet astre. On l'a vu se coucher sur le dos, jouer avec une ancre et envelopper ainsi l'équipage de tous les côtés. Les marins ont soin de ne pas se diriger vers les vides que laissent sur l'eau ses plis et replis; mais bientôt il se redresse et ne renverse le bateau; il vaut mieux gouverner droit sur sa tête, car il est probable qu'il plonge et disparaît, surtout si l'on a pu répandre sur le pont de l'essence de musc; c'est ainsi qu'on agit quand on ne peut l'éviter; mais si on l'découvert à distance, on fait force de rames vers le rivage ou vers quelque crique assurée.

Hâtons-nous d'arriver à l'époque plus positive de la Renaissance. Alors des musées d'histoire naturelle se forment partout, enrichis par les relations commerciales qui s'étendent. La découverte de l'Amérique offre à l'*erpétologie* tout un monde nouveau. L'invention de l'imprimerie et de la gravure favorise les progrès de la science. Gesner et Aldrovandi coordonnent, en les contrôlant, les notions déjà acquises, et, en présentant le tableau exact de la science à l'époque où ils écrivent, facilitent à leurs successeurs la route que ceux-ci doivent parcourir. Les recherches sont dirigées plus sûrement, grâce à l'esprit d'investigation et d'analyse qui s'introduit dans les études.

Au siècle suivant, les académies s'établissent; l'*erpétologie* se met en rapports continuels et plus étroits avec les autres sciences. Perrault et Duverney étudient avec succès l'organisation des reptiles, et éclaircissent certains points de leur physiologie. Catesby et Séba, en publiant des figures de ces animaux, ajoutent au prestige du dessin celui de la couleur; puis viennent les classifications. Charleton essaye une esquisse, que Ray complète à plusieurs égards. Linné féconde ces essais de son génie, et si, vu le petit nombre d'espèces alors connues, il ne peut arriver d'un coup à la perfection, il a du moins la gloire de fonder la nomenclature scientifique. Laurenti, Klein, Meyer, Herman, Müller, Gmelin et autres exposent tour à tour leurs systèmes, et cherchent à établir sur des bases solides la théorie controversée de l'échelle animale.

Lacépède fit pour les reptiles ce que Buffon avait fait pour les animaux supérieurs : il soumit à une revue générale la description extérieure des espèces; mais il n'apporta pas à son travail toute la critique désirable. Schneider fut plus sévère et plus judicieux; mais il laissa sa tâche incomplète. Daudin refondit de nouveau l'histoire des caractères extérieurs. On doit citer aussi les travaux monographiques de Rœsel, de Latreille et de Schrœf. Les recherches de Geoffroy Saint-Hilaire, d'E. Home et de Duméril sur l'étude des organes des reptiles, imprimèrent à l'*erpétologie* une marche aussi rapide que sûre. Avec Bonnet et Spallanzani, l'expérimentation apporta aussi son tribut, et l'*erpétologie* devint une science précise.

Cuvier ne se contenta pas de perfectionner les classifications déjà établies : il ouvrit encore un nouvel horizon à la science, en restituant, à l'aide de quelques débris fossiles, ces étranges reptiles des temps géologiques, tels que les plésiosaures, les pterodactyles, les mosasaures, etc., dont les formes en quelque sorte fantastiques rappellent les dragons et autres reptiles fabuleux de l'antiquité et du moyen âge. En même temps, les découvertes géographiques faites dans les terres australes et dans d'autres régions inexplorées faisaient connaître à la science un certain nombre de types nouveaux. Il serait trop long d'énumérer même les noms de tous les erpétologistes contemporains. Nous devons néanmoins citer Brongniart, Blainville, Oppel, Fitzinger, Meckel, Wagler, Bibron, Rusconi, et surtout Merrem, qui appela l'attention sur l'importance des caractères tirés des écailles.

ERPÉTOLOGIQUE adj. (èr-pé-to-lo-ji-ke — rad. *erpétologie*). Zool. Qui a rapport à l'erpétologie; qui concerne les reptiles : *Les grands foyers de la création* ERPÉTOLOGIQUE *présentent chacun des genres caractéristiques.* (A. Maury.)

ERPÉTOLOGISTE s. m. (èr-pé-to-lo-ji-ste — rad. *erpétologie*). Zool. Naturaliste qui s'occupe spécialement d'erpétologie : *Lacépède est un des nos premiers* ERPÉTOLOGISTES.

ERPÉTON s. m. (èr-pé-ton — du gr. *erpetos*, qui rampe). Erpét. Genre de reptiles, de la famille des ophidiens, caractérisé par deux tentacules charnus à la partie antérieure du museau, et comprenant une seule espèce dont on ne connaît pas positivement la patrie.

— **Encycl.** L'*erpéton* est dépourvu des crochets qui caractérisent les serpents venimeux. Sa taille est de deux pieds environ, et sa queue forme à peu près le tiers de la longueur du corps. Le dessous de l'animal est garni d'une rangée de lames étroites jusqu'au niveau de la queue, où ces lames sont remplacées par des écailles semblables à celles qui recouvrent le dessus du corps. Le museau est armé à son extrémité de deux espèces d'éminences tentaculiformes couvertes d'écailles, et dont on ignore l'usage que peut en faire le serpent. Les dents sont petites et très-aiguës; la langue, courte, épaisse, cylindroïde, est adhérente à la mâchoire inférieure. On ne connaît jusqu'ici qu'une seule espèce d'*erpéton*, dont on ignore même la patrie, c'est l'*erpéton* tentaculé, figuré dans l'atlas du dictionnaire de Levrault. On peut lui compter sous le ventre 120 plaques et sous la queue 99 rangées transversales d'écailles pareilles à celles du dos.

ERPFINGEN, village du Wurtemberg, cercle de la Forêt-Noire, sur le versant sud de l'Alp; 744 hab. Aux environs se trouve une caverne très-remarquable, où ont été découverts des ossements fossiles. Le savant M. Jeger y a trouvé plusieurs variétés de l'espèce ours, ainsi que des ossements du chien, de renard, de fouine, de belette et de lynx pour les carnassiers; de lièvre et de rat pour les rongeurs; de sanglier pour les pachydermes; de cheval pour les solipèdes; de bœuf et de mouton pour les ruminants. M. Jeger a trouvé également, dans des fouilles plus récentes, des débris d'ossements humains fossiles dans la caverne de Lindenmann et dans celle de Witlingen, située dans le même pays. Mais ces deux cavernes paraissent offrir des traces du séjour de l'homme, ce qui expliquerait tout naturellement la présence de ces vestiges, sans qu'on ait besoin d'aborder pour cela la redoutable question de l'homme fossile. Voir, du reste, pour de plus amples détails au sujet de cette caverne : M. Jeger, *Fossilen Saugethiere in Wurtemberg* (1835, in-fol.).

ERPODDELLE s. f. (èr-po-dèl-le — du gr. *erpô*, je rampe; *dêallo*, je suce). Annél. Syn. de GLOSSIPHONIE, genre d'annélides voisin des sangsues.

ERPODION s. m. (èr-po-di-on — du gr. *erpô*, je rampe). Bot. Section du genre nancolie, comprenant les espèces à tiges rampantes.

ERQUY, village et commune de France (Côtes-du-Nord), cant. de Pléneuf, arrond. et à 35 kilom. de Saint-Brieuc, sur la Manche; pop. aggl. 329 hab. — pop. tot. 2,961 hab. Le mouvement du port a donné pour résultat, en 1868, 48 navires à l'entrée et 60 à la sortie, pour la grande navigation; 78 à l'entrée et 174 à la sortie, pour le cabotage. Pêche du maquereau; exportation de blé, de poisson et d'engrais de mer. De hautes falaises protègent la rade d'Erquy au nord-ouest et au sud-ouest. Le port, qui mesure environ 4 brasses à mer haute et assèche à mer basse, est situé au pied des rochers Tu-es-Roc, dont le point culminant est couronné par un sémaphore. Les forts de la Bouche et du Petit-Port défendent le port et l'entrée de la rade.

« Les souvenirs d'une ville antique, dit la *Bretagne contemporaine*, que les habitants de l'endroit appellent *Nazado*, et que quelques archéologues croient être le *Rhegunea* de la table de Peutinger, subsistent encore dans cette localité. On désigne le hameau du Passoir comme ayant succédé à cette antiquité. Ce que l'on ne peut méconnaître, c'est le grand nombre de substructions, presque à fleur de terre sur une certaine étendue, dont le caractère gallo-romain est incontestable. Il n'est guère possible de déterminer d'une manière exacte l'étendue de ces substructions, et l'on est réduit pour le moment à en constater l'importance, preuve